

La voix dédoublée de Madame Grondin

François Paré

Numéro 29, hiver 1983–1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43840ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paré, F. (1983). La voix dédoublée de Madame Grondin. *Liaison*, (29), 65–65.



dons aux organismes culturels ; nous sommes tous inquiétés par la situation économique et par les politiques de restrictions budgétaires des agences gouvernementales ; et nous sommes tous d'avis que les arts et la culture n'ont pas leur juste place dans notre société. Ce sont là des préoccupations bien générales, je l'avoue, mais c'est quand même surprenant de réaliser que tellement d'idées et de convictions nous lient.

Mon séjour à Banff m'a démontré bien des choses, Fernan. J'ai appris qu'il m'est indispensable de rencontrer du monde qui oeuvrent dans mon domaine. J'ai appris qu'il y a bien des gens dans ce monde qui, comme nous en Ontario, doivent, de par leur race, leur langue ou leur idéologie, créer une culture vivante dans un contexte difficile et même restreignant, ceci avec des moyens souvent des plus artisanaux. Comme nous, nos collègues sont souvent fatigués et frustrés. On soupçonne que les dés sont pipés, que les institutions et les gouvernements sont contre nous. Mais nous poursuivons néanmoins notre travail, encouragés et enrichis par un esprit grandissant de communauté entre les intervenants culturels.★

Marc O'Sullivan

La voix dédoublée de Madame Grondin

par
François Paré

En écoutant « Les p'tites annonces », l'autre jour, sur les ondes de CJBC — Toronto, j'ai entendu la voix d'une Franco-ontarienne désespérée. Cette femme ne savait sans doute pas jusqu'à quel point son appel à ce marché aux puces radiophonique indiquait sa profonde solitude et toute la distance dérisoire qui la séparait de la chaleur d'une véritable communauté culturelle.

A CJBC, je présume que la téléphoniste a glissé à l'annonceur : « Madame Grondin d'Owen Sound ».

— « Bonjour, Madame Grondin! Ça, c'est rare d'avoir un appel de votre région! »

— « Ben, mon pauvre monsieur, c'est parce qu'y a pas ben ben du monde icitte. » Et Madame Grondin exprimait là, avant même d'avoir présenté l'annonce de l'objet qu'elle voulait vendre, la solitude extrême qui l'avait poussée, ce matin-là, à se faire entendre à la radio. « Une Plymouth Fury à vendre, pas beaucoup de millage, avec des housses en vrai cuir! »

A qui pouvait-elle bien vendre son auto, Madame Grondin? Encore si elle avait établi ses

pénates à Cornwall, à Espanola ou dans la grande métropole du nickel... on ne dit pas. Mais ici, à Owen Sound, repliée dans les racoins rocheux de la Baie Georgienne, Madame Grondin avait choisi le mauvais port d'attache. Le soir, elle étirait sa solitude avec son mari dans la fumée d'un comptoir de beignes en haut de la 1ère Rue. Le matin, elle brûlait d'appeler à la rescousse, lançant à tout hasard son cri d'alarme. Elle ne savait plus trop maintenant ce qu'il fallait vendre pour exister. Fallait-il, après la bonne vieille Plymouth Fury, offrir en partage sa maison, ses bibelots, son âme pour arriver à exister un tout petit peu?

La situation de Madame Grondin est typique. C'est peut-être celle d'un francophone sur trois dans notre province, en particulier dans le sud-ouest ontarien. C'est la mienne aussi à chaque jour. C'est une solitude où, privés de contacts avec une communauté culturelle vivante qui nous ferait des clin d'oeil constants et chaleureux, nous sommes minés en fin de compte dans notre bonheur même. Ne sachant plus très bien à quoi nous appartenons, nous ne pouvons plus nous assurer de ce que nous sommes. Avoir quelque chose à vendre, avoir beau tendre la voix aussi loin que voudra porter notre horizon, dans les sillons des champs de blé d'Inde qui nous entourent : il y a seulement le son de notre propre voix qui nous revient, minuscule et folle dans l'appareil radio.

Une communauté culturelle a besoin du regard extérieur pour se constituer. Elle a besoin qu'on la regarde, qu'on lui prête l'oreille. Elle a besoin qu'on dise d'elle : « Vous voyez, c'est une oeuvre de tel ou telle artiste franco-ontarien, québécois, mauritien, ou je ne sais quoi ». Le processus de l'identité n'est pas solitaire, mais se fait dans le dédoublement. En lançant son appel à la radio, Madame Grondin se dédoublait et se faisait ainsi, d'elle-même et par la force du désespoir, exister à la face du monde. En double : elle seul et la voix entendue. Dans la fantastique solitude qui lui a fait exclure les 19,000 concitoyens qui la cernent à Owen Sound. « Mon pauvre monsieur, y a pas ben ben du monde icitte! » Leur présence massive ne pouvait pas compter. C'était un miroir déformant. Ce qu'il fallait, c'était vendre n'importe quoi, s'écouter parler en français et se dire « Tiens, c'est moi, je fais partie de ces parlants français, je suis cette communauté francophone ». S'entendre en double. Éprouver cette duplicité est fondamental pour que les membres d'une communauté survivent.

C'est ainsi qu'il faut nous donner tous les instruments nécessaires à la duplicité. Il nous faut accepter d'être doubles. CJBC était, ce matin-là pour Madame Grondin, un instrument parmi d'autres. Mais il y avait aussi le théâtre, l'écriture, le cinéma les contes pour enfants, la publicité, les journaux, etc... Et dans cette tâche du dédoublement, **Liaison** vient s'inscrire bien entendu. C'est une manière de répondre à la question de notre identité collective qui passe par les voyages de la voix et les déplacements de l'écrit.★